

Grain de riz

n°69

Novembre 2024

Sommaire



- p.1-2: Enfants eurasiens d'Indochine
- p.3: Jean Sern
- p.4-5: Rendre justice au père B. Martin
- p.6-7: A propos du livre (I.Szabo)
- p.8: Jeu de l'oie (le riz d'Indochine)
- p.9: Rencontre(1): Nazelles
- p.10-11: Rencontre(2): Saint Rambert
- p.12-13: Rencontre(3): Bréhémont
- p.14-15: Secrets d'héritage
- p.16-17: Festival « Ici Vietnam
- p.18-19: Nguyễn Phan Quế Mai
- p.20: Chasselay et autres massacres
- p.21: Blancs Noirs et Métis
- p.22-24: A Maurice Loaique

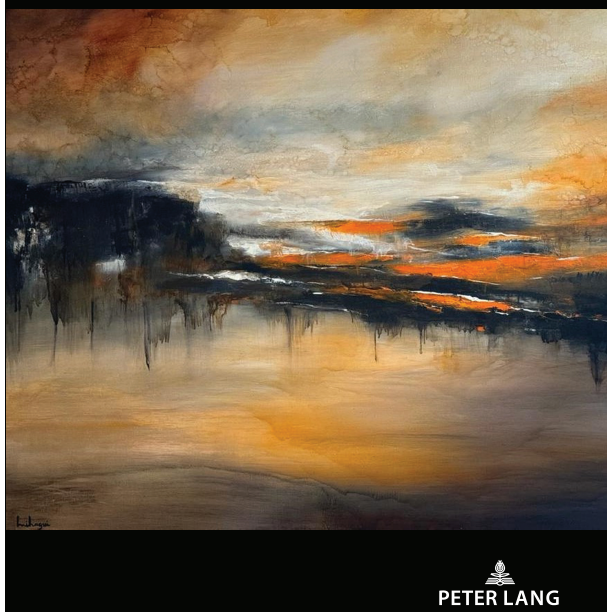
Yves Denéchère
est professeur d'histoire
contemporaine à
l'Université d'Angers. Il
dirige l'UMR TEMOS et le
Pôle universitaire ligérien
d'études sur l'enfance et
la jeunesse.

Ses recherches portent
sur les enfants dans les relations transnationales :
droits des enfants, adoption internationale,
migrations d'enfants, enfants et décolonisation.



Yves Denéchère

Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation



PETER LANG

Des milliers d'enfants métis nés dans l'Indochine coloniale ont été déplacés en France des années 1940 jusqu'au début des années 1970. Il s'agissait tout d'abord de former les jeunes eurasiens pour en faire des cadres pour la colonie puis, après la décolonisation, de les assimiler à la société française. Issues de la rencontre entre dominants et dominées, investies d'enjeux politiques et sociaux très forts, mais aussi idéologiques et démographiques, les personnes concernées ont dû se construire en métropole en tant que migrantes et métisses racisées.

Grâce au croisement des archives avec de nombreuses sources orales et une enquête par questionnaire, ce livre reconstruit historiquement l'expérience d'acculturation et de construction subjective des Eurasiens et des Eurasiennes tout au long de leur vie. Le 70e anniversaire de la fin de la présence française en Indochine est l'occasion de sortir de l'ombre un pan méconnu de l'histoire coloniale et postcoloniale de la France.

Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation

Yves Denéchère

*Enfants eurasiens d'Indochine
aux vents de la décolonisation*



Tout travail de recherche à une histoire. J'ai découvert les enfants métis d'Indochine il y a un peu plus de quinze ans lorsque je commençais à travailler sur l'histoire de l'adoption internationale. Cherchant à répertorier les différents mouvements d'adoption d'enfants vers la France, j'ai remarqué un flux d'enfants métis venant du Laos, notamment de la base militaire française de Seno, au début des années 1960. Pris en charge par une association, ces enfants étaient adoptés par des familles françaises. En fait, ces quelques dizaines de cas de transplantation d'enfants ne constituaient que la partie émergée d'un mouvement beaucoup plus vaste. En effet, des milliers d'enfants métis nés en Indochine de pères français et de mères autochtones ont été envoyés en France pendant presque trente ans, des années 1940 aux années 1970. Ceux-ci n'étaient pas destinés à être adoptés (ou bien peu d'entre eux) mais plutôt à grandir en France, peu ou prou ensemble, et à se construire loin de leur pays de naissance et souvent de leurs familles. Le moment de cette découverte a été suivi par plusieurs années consacrées à d'autres recherches historiques, mais sans jamais perdre de vue

ce sujet, en écrivant un article programmatique, en repérant des sources, en nouant des contacts. Le temps qui passait sur les personnes concernées a été propice à la rédaction par celles-ci de témoignages, plutôt confidentiels, à la production de films documentaires. Peu à peu, les choses ont mûri et est arrivé un autre moment, celui de prendre à bras-le-corps ces déplacements contraints d'enfants et d'en faire l'histoire, c'est-à-dire de les reconstruire en les faisant resurgir du passé, à partir des traces laissées, en mettant en œuvre les méthodes de l'historien, afin de produire un récit. ...

... Ce livre n'a pu voir le jour que grâce à la confiance que les personnes concernées par cette histoire ont bien voulu m'accorder, alors que je n'avais aucun lien avec elles, ni avec leur passé. Dès mes premières sollicitations, les Eurasien-nes - comme ils se qualifient eux-mêmes de préférence à métis-ses - se sont montrés très intéressés par mon travail et ont tout fait pour faciliter mes recherches en reconnaissant la légitimité du chercheur. Les responsables des associations mémorielles - notamment Jacqui Maurice et Germaine Schuller - m'ont accueilli chaleureusement dans diverses rencontres conviviales ce qui m'a permis de tisser de nombreux liens et de pouvoir observer la sociabilité à l'œuvre. Je remercie les personnes qui ont accepté de témoigner de leur expérience en partageant avec moi des fragments de leur vie lors d'entretiens, mais aussi

celles qui ont échangé informellement avec moi, parfois ne se sentant pas capables d'aller au-delà. D'autres ont préféré répondre à une enquête par questionnaire et coucher sur le papier des souvenirs et des ressentis parfois intimes et difficiles que le temps qui passe n'atténue que partiellement. Les documents personnels qui m'ont été confiés, et notamment des photographies, ont constitué un corpus très riche qui a permis d'incarner les diverses mémoires collectives et individuelles et de construire des expositions en amont de cet ouvrage. Ces rencontres et ces échanges ont constitué des moments privilégiés de la réalisation de cette recherche. J'ai conçu mon rôle social d'historien en passeur empathique produisant un récit historique susceptible de permettre à chacun-e de replacer son parcours personnel, son expérience vécue, sa mémoire, dans le cadre plus général de l'histoire. Le titre de l'ouvrage, aux vents de la décolonisation, est inspiré par le témoignage d'une Eurasienne racontant qu'enfant elle a été « une feuille ballotée, allant de-ci de-là ». Je remercie enfin Christophe, Ysabelle et Shanni Bouchin qui m'ont autorisé à reproduire pour la couverture de cet ouvrage une œuvre de Robert Bouchin dit Mihagui (1945-2017), qui fut l'un des enfants eurasiens évoqués dans ce livre.



Par sa patiente interrogation, au cours d'un temps qui va en deçà et au-delà de la période qui concerne l'existence de la FOEFI, la recherche de Yves DENECHERE est d'une grande valeur. A la lecture de cet ouvrage, les êtres, les situations, les évènements me sont réapparus avec leurs couleurs, leurs forces.

Face au foisonnement des faits, des documents, des récits, je mesure combien nos témoignages individuels ont maintenant un arrière plan historique repéré.

J'ai cherché ligne à ligne un sens à nos familles, à nos jeunesse, à nos vies, l'idée d'un groupe humain aux naissances improbables, qui aurait pu, non sans mal, comme bon nombre de peuplements d'Amérique du Sud, grandir en communauté puis en nation aux citoyens de sangs mêlés. (caboclo, cafuzo, mulato...) Le dernier siècle, nourri d'idéologies mortifères a forgé les esprits à penser l'humanité en conflit, à travers le sens de la décolonisation donné à l'histoire. Dans ce contexte, dès l'origine, notre existence au lieu de relier deux rives fut un ballotement douloureux dans le mitan des eaux pour finir, inondation venue, s'échouer sur la terre de nos pères inconnus, supposés ou réels, la France.

William BAZE, par son être même d'eurasien était habité de la différence entre métissage de lien et métissage de rejet. Son œuvre perçue comme dépassé est en réalité une prémonition de l'avenir. Celui des sangs mêlés, œuvre du désir, de la pauvreté, ou de la guerre. Une lame de fond d'une humanité libérée de l'anathème de la colonisation qui fit de notre naissance une honte, de nos traits une bizarrerie, de notre départ de la terre première, un déchirement. Il a reconnu en lui, en nous, l'image en germe d'une humanité nouvelle.

En refermant le livre

Le livre lu, passé minuit,
Pris de pensées maladives
Je fus saisi de douleurs vives dans ce qui n'était plus un lit.

J'ai cherché dans les mots, l'idée que nous étions nés pour survivre à notre condition passive à notre enfance abandonnée
j'ai lu routes et trajectoires
raisons invoquées à nos sorts
j'ai parcouru toute l'histoire de la haute mer jusqu'au port.

Hontes, douleurs, rejets, et fautes
Sont la cohorte des maudits
Ne cherchez pas à qui la faute
Dès le début, c'était écrit.

Nous étions des enfants sans âge
La plupart à la mort voués
Sans nom et sans héritage
Nourris par remord, par pitié
Sans doute une naissance grise
de sangs-mêlés, d'amour, de haine
donne à ceux que l'on méprise
Une volonté surhumaine.

L'eau viendra recouvrir de sel,
Nos traces de vie sur la plage
Nous resterons les éternels
Voyageurs d'un autre rivage

Nos enfants de haute taille
Le regard clair, les cheveux fous
Vont livrer d'autres batailles
Pour être eux-mêmes, après nous.

Ils garderont les images
Jaunies par le temps et l'oubli
Et continueront ces pages
Refermées en fin de nuit.

D'une source en furie

D'une source en furie naquit une rivière
Où des enfants sans nom, sans couleur et sans lois,
De la rive des pluies à l'orée des rizières
Partirent sans retour pour la rive des rois.

Leurs mères souriaient avec des yeux d'amande
Les pieds menus et vifs sur les ponts de bambou
les seins à la douceur capiteuse des mangues
Et le regard heureux, et le visage doux.

Leurs pères, inconnus, absents, ou en partance
Silhouettes jaunissant sur des photos froissées,
Ils sont allés au feu, disparus, trépassés,
en laissant derrière eux, leur ferment d'espérance.

Certains périrent tôt, sans enfance honorée,
La plupart ont grandi dans le plus grand silence
des soirs où l'insomnie réveille les souffrances
De leur terre première, à la chaleur dorée.

Ils ont quitté leur sol par la mer, par le ciel
pour la rive inconnue, la rive de leurs pères
Ils ont appris des mots, de nouvelles prières
Et oublié les chants qu'ils croyaient éternels.

Leurs yeux furent saisis de la blancheur étrange
Qui descendait du ciel sur des feuillages morts,
des oiseaux immobiles dans un froid qui mord,
des murs épais et hauts, des toits qui se mélangent

Ils grandirent alors sur la rive des rois,
Sur le chemin des jours à l'issue incertaine
Ils ont construit leur vie, faite d'amour, de haine
Sans jamais regarder ailleurs que devant soi.

Enfants qui nous savez d'un autre territoire,
Lisez ce livre épais*, de l'épaisseur des nuits
Soufflez sur la poussière, et questionnez l'oubli
Nous étions ces enfants, vos aïeuls, votre histoire.

Rendre justice au père Bernard Martin



C'est à la lecture du livre de l'historien Yves Denéchère sur les « enfants eurasiens aux vents de la décolonisation » qui a consacré un long chapitre sur l'histoire du père Bernard Martin - pages 230 - jusqu'ici passée sous silence, que je reprends la plume pour raconter ce que je sais de lui. Si ceux qui l'ont connu pouvaient apporter leurs témoignages pour compléter le mien, ce serait lui rendre justice.

Voilà ce que je sais de son histoire :

A notre arrivée au foyer de Semblançay en Novembre 1955, il était encore au séminaire et intervenait au foyer en tant qu'aumônier et de surveillant. L'image que j'ai gardée de lui à cette époque était une image de bienveillance. Par exemple, à Noël ou au jour de l'an, alors que nous étions confinés au foyer sans aucun contact extérieur depuis des mois, il a pu « sortir » quelques uns de nous chez ses parents à Baugé en Anjou. C'est ainsi que j'ai pu goûter à la soupe arrosée de vin. Ses parents avaient un petit atelier de menuiserie et lui-même était menuisier de formation, mais il y avait laissé deux doigts de sa main droite.

Lors de notre embarquement à Saïgon sur l'Aurélia pour la France, le hasard fut que j'ai retrouvé ma maman et ma sœur sur le même bateau, mon frère Charles et moi pris en charge par la Foefi, nos parents par un autre organisme. Arrivés à Marseille, nous fûmes séparés et ignorions où nos parents avaient été dispersés.

C'est ainsi que j'ai dit au père Martin que nous n'étions pas, à l'instar des autres enfants orphelins et que nous avions été séparés à Marseille...

Je relate ci-dessous ce que B. Martin m'avait appris lorsque je le revis en 2008 par le plus grand des hasards : en déplacement professionnel à Tours et en attendant mon rendez-vous, je flânais sur la place du Palais à côté du bureau de poste. Voulant retrouver un contact, je suis entré dans ce bureau et me mis à chercher dans l'annuaire du Maine et Loire lorsque la ville de Baugé est apparue dans mes recherches, puis le nom de Martin... Je relevais ainsi une dizaine de Martin à Baugé. Le

lendemain, je pris mon téléphone et composais le numéro du premier Martin de la liste.

- Allo, je m'appelle AT, et suis à la recherche du père Bernard Martin...

- Qui êtes-vous ? Bernard est mon frère... il est aujourd'hui prêtre à Ars-sur-Formans où il s'occupe du pèlerinage en faveur du curé d'Ars.

- Allo, père Martin ? Je suis AT, un ancien du foyer de Semblançay...

- Après un long silence, les seules paroles qu'il prononça furent : *« rien de ce qui se fait par amour, même les plus petites choses, n'est jamais perdu »*. Il me dit qu'il revient régulièrement voir sa famille à Baugé et un rendez-vous fut fixé à Saumur.

le livre d'Y. Denéchère. Il s'expatria dans plusieurs pays d'Afrique où il créa le mouvement des villages d'enfants dans lesquels il accueillait des enfants de toutes confessions. Après plusieurs années, cette organisation devint trop importante pour lui et fut reprise par une ONG danoise.

Il me dit aussi qu'il avait failli perdre la foi et avait même envisagé de démissionner de son église car il avait été témoin de trop d'atrocités. Revenu en France où il eut du mal à se réadapter, il vécut pendant 5 ans sur les routes de France avec les gitans dont il était devenu le prêtre attiré. Il m'apprit que même chez les gitans il y avait une rivalité entre les catholiques



Il n'avait pas changé selon mes souvenirs, barbu, maigre, un regard profond. Il me demanda de nos nouvelles et a été très touché d'apprendre comment mon frère avait vécu toutes ces années. B. Martin me raconta ses pérégrinations après Semblançay - sans jamais me révéler son éviction, je n'ai découvert tout ce qu'il avait fait pour nous que dans

et les protestants. Le soir de notre rencontre, il me proposa de l'accompagner dans un camp de gitans pour une cérémonie de baptême, seul moment où un étranger pouvait pénétrer dans cette communauté très fermée. Devant rentrer à Orléans, j'ai dû décliner l'invitation. Occasion ratée que je regrette aujourd'hui.

Il m'apprit qu'après la fameuse « révolte » de Semblançay où une dizaine d'enfants parmi les plus âgés de 12 ou 13 ans, dont mon frère, furent déclarés « meneurs », alors que ce mouvement fut spontané, il reçut l'ordre d'emmener mon frère aux Orphelins Apprentis d'Auteuil. Il fut très choqué d'entendre son confrère directeur dire à mon frère, un enfant de 13 ans : « jusqu'ici tu as connu tes droits, ici tu vas apprendre tes devoirs ». Mon frère me raconta plus tard qu'un des devoirs qu'il apprit fut d'avoir été loué aux agriculteurs pour arracher à mains nues les pieds de maïs en hiver. On ne peut exclure qu'à l'intérieur des hauts murs d'Auteuil il n'y eut pas d'autres « devoirs » subis par ces enfants de la part des religieux. Mais à cette époque que pouvait valoir la parole d'un enfant face au monument de sainteté que représentait le père Brottier (1876-1936) qui avait dirigé et imprimé sa marque sur les O.A.A. ?



Ni mes parents ni moi n'avions été informés de ce placement, je ne le sus que beaucoup plus tard par une carte postale de mon frère. C'est peut-être cet incident qui a provoqué sa réaction de révolte relatée par Yves Denéchère dans son livre. Je dois aussi préciser que mon frère ne s'est jamais remis de cette injustice et qu'il a porté jusqu'à la fin de sa vie une certaine violence en lui, comme nombre d'enfants qui ont dû vivre des traumas.



La violence de ce placement fut d'autant plus injuste qu'il intervint quelques mois après que nous avions retrouvé nos parents grâce au père Martin. Il m'apprit qu'il m'avait cru lorsque je lui avais dit que mes parents étaient vivants mais que nous avions été séparés à Marseille. C'est ainsi qu'il partit, en stop, au camp de réfugiés de Sainte Livrade dans le Lot, puis à Noyant d'Allier, où il réussit à retrouver ma maman à la cité des corons transformée en centre d'accueil des réfugiés du Vietnam.

Yves Denéchère cite un rapport de M. Grolleau qui a organisé le démarrage du foyer de Vouvray :

« les dirigeants actuels de la Fédération n'ont qu'une idée et qu'une hâte : se débarrasser au plus vite des enfants. Ces faits posent la question de savoir si la prise en charge dans des foyers constitue la meilleure manière d'éduquer et d'intégrer ces enfants... Il se dit prêt à fournir de très nombreuses pièces financières relatives aux abus qu'il a relevés, mais ne pourrait le faire qu'au ministère, et en présence du sénateur des Français d'Indochine Motais de Narbonne, au courant d'un assez grand nombre de faits qui peuvent être reprochés aux dirigeants de la FOEFI ».

Le père Martin dénonça aussi toutes ces pratiques et ces abus. Que sont devenus les documents cités par M. Grolleau ? La question se pose également de savoir pourquoi

tous les documents comptables de la FOEFI, reconnue d'utilité publique et vivant de subventions publiques, furent détruits par ses dirigeants à la dissolution de l'association ? Toutes ces questions resteront à jamais sans réponse.

L'approche de l'historien, mesurée et factuelle, soulève beaucoup de questions et appellerait d'autres témoignages d'anciens pupilles. Certains, cités par l'historien, sont sévères et sans concession. Mais à quoi bon revenir aujourd'hui sur ce passé ? Il suffit de relever que certaines pratiques furent très loin des intentions proclamées.

Puisse la lecture de ce livre faire tomber quelques poussières des yeux et susciter

les eurasien restés silencieux à porter témoignage.

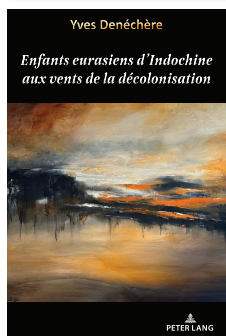
Après notre rencontre de Saumur, Bernard Martin et moi sommes restés régulièrement en contact. Il m'envoyait des revues sur toutes les religions et croyances du monde et s'interrogeait beaucoup sur le chamanisme. Il n'était pas l'homme d'une seule religion ni d'un seul livre. Je crois qu'il avait trouvé la paix dans l'accueil des pèlerins en faveur de Jean Marie Vianney, le fameux curé d'Ars.

J'ai retenu du père Martin l'exemple de sa capacité d'indignation et de son engagement : son indignation était suivie par des actes. Avec le temps qui passe et la tentation du « à quoi bon », pas facile de la garder intacte.

J'appris un jour par un appel téléphonique son AVC et son hospitalisation à Chalon-sur-Saône. Je suis allé le voir au centre de convalescence mais il était devenu aphasique et nous ne pouvions plus communiquer que par gestes et regards. J'appris quelques mois plus tard son décès.

Dans une de ses dernières lettres, il m'écrivit ceci : « à sa naissance, le premier cri que poussa l'enfant Jésus fut un cri de révolte ». C'est le cri qu'il poussa pour nous défendre.

Se retrouver dans l'histoire des « Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation »



Introduction

Le professeur Y. Denéchère termine son l i v r e intitulé par un vœu (p 425) :

Le rôle de l'historien vis-à-vis des

personnes concernées, en passeur empathique, est de produire un récit susceptible de permettre à chacun-e de replacer son histoire personnelle, son expérience vécue, sa mémoire dans le cadre plus général de l'histoire. Ce livre espère aussi contribuer à cela pour les enfants eurasiens emportés par les vents de la décolonisation. »

Bien des pupilles de la FOEFI, plus particulièrement celles (ceux) qui ont témoigné ou participé à l'enquête menée par le professeur, ou celles qu'il a interviewées, se retrouveront sûrement dans ce récit.

Son étude n'inclut pas les pupilles « assistés à domicile ». Je ne fais donc pas partie des « personnes concernées » qui, elles, ont beaucoup souffert de la transplantation en « terre inconnue » et surtout de la séparation d'avec leur mère.

Pupille « privilégié », je n'ai pas connu ni les foyers, ni la séparation d'avec ma mère. Je suivais *de l'extérieur*, depuis de très nombreuses années (près d'une trentaine), les activités des « foefiens », consultais les archives et lisais assidûment les bulletins « Grain de Riz ». J'« adhère très tardivement à l'association, 'poussé il est vrai par la volonté de participer à un débat sur l'image de la FOEFI en explicitant un point de vue autre que celui de beaucoup d'historiens de la décolonisation' (p 388).

Le débat sur l'image de la FOEFI n'est pas clos, même avec l'histoire globale écrite par le professeur qui - me semble-t-il -

privilège « l'hypothèse intentionnelle » suivie par E. Saada et puis par C. E. Firpo :

« Des milliers d'adultes et au moins 4500 mineurs furent «rapatriés» sans rien connaître le plus souvent du père qui leur valait ce voyage ou de sa langue.

Le principal organisateur de ce mouvement fut l'organisation qui succéda à la fondation Brévié » D'après E. Saada la FOEFI rapatriait, de sa propre initiative, les enfants eurasiens séparés de force de leurs mères et planifiait machiavéliquement leur répartition dans de très nombreuses institutions en France. L'existence d'un projet biopolitique colonial et postcolonial a été reprise à la fois par C. Firpo et par Yves Denéchère. L'intention « positive » d'une biopolitique coloniale « inclusive », thèse développée par E. Saada, n'étant mentionnée que très rarement a ainsi disparu avec le temps ... par omission. Il n'est plus question que de biopolitique coloniale et postcoloniale. L'image « médiatisée » de la FOEFI forgée par les trois historiens continue à se propager, sans retouche.

Je suis intervenu à plusieurs reprises pour présenter une « image autre » de la FOEFI et de son fondateur. Je ne reviendrais pas sur mon « argumentaire », mais voudrais simplement faire ici (en vrac) quelques commentaires, remarques et préciser mes questionnements à propos du livre d'Y. Denéchère, récemment publié. Son récit vient après plusieurs de ses articles et un livre traitant les différents aspects, regroupés et réorganisés ici en un *récit global* qui reprennent, sous une forme plus équilibrée et plus nuancée, les conclusions des différentes études déjà publiées.

Un récit très détaillé

Allant au-delà de l'aspect « juridique et sociologique de la question métisse » cerné par Emmanuelle Saada, au-delà de l'angle d'attaque choisi par Christina Firpo, focalisant sur le « caractère implacable de la politique menée envers les enfants métis », le professeur Y. Denéchère prend une autre direction, choisissant de se « concentrer sur les enfants et les jeunes métis d'Indochine eux-mêmes pour mieux comprendre comment ils ont pu vivre ces déplacements », Y. Denéchère revendique le parti pris d'un « croisement de plusieurs approches (utilisées dans les études post-coloniales, études sur le genre, connexions entre histoire transnationale et *Child Studies*, concepts et méthodes des *Intersectional Studies* et des *Subaltern Studies*), « au nom de la nuance et conformément à l'ambition de brosser une histoire globale d'un phénomène complexe à l'intersection des champs politique, juridique, social, médiatique et scientifique. »

L'objectif affiché d'écrire une histoire globale d'un phénomène complexe est ambitieux. Pour l'atteindre, Y. Denéchère a consacré plusieurs années à rechercher, à rassembler de très nombreuses sources (archives nationales et internationales, documents et livres, témoignages spontanés sur foefi.net, et témoignages recueillis par lui-même via une enquête ou des rencontres avec de nombreux pupilles. Son travail colossal force l'admiration. Il nous en donne les résultats en partage dans les 700 pages d'un livre très dense.

Le « fonds » de Y. Denéchère, est - je dirais - une « somme » : mille deux cents notes en bas de page, douze pages pour expliciter toutes les sources utilisées et autant pour la

biographie. De nombreux tableaux, graphiques, insérés dans le texte ou dans les annexes qui contiennent également des cartes, les repères chronologiques, ou les décrets de 1928 et 1943 reproduit *in extenso*, et enfin les questions posées dans l'enquête que le professeur avait menée.

Beaucoup de documents ou citations sont « inédits » pour moi et j'ai ainsi beaucoup appris en puisant dans ce « fonds » qui sera – je pense – une référence pour tous ceux qui s'intéressent à la FOEFI

Un récit modéré et nuancé

Le nouveau récit, articulé en trois grandes parties : I- Enfants racisés, II- Histoires parallèles et III - Constructions subjectives, se devait d'éviter certains écueils que Y. Denéchère a lui-même identifiés : « Il ne s'agit ni de dénoncer, ni d'encenser, ni de noircir, ni d'enjoliver, mais d'établir des faits et de comprendre les tenants et aboutissants des transplantations des enfants métis d'Indochine et les effets induits sur les personnes concernées. » (p 22)

Ces effets induits dès l'enfance, peuvent être reconstruits « en s'appuyant sur la **parole différée** des « personnes concernées, devenus octogénaires pour les plus anciens (et même nonagénaires pour quelques-unes), et quinquagénaires pour les plus jeunes, avec tout ce que comporte de limites et de précautions méthodologiques. » (p 23-24)

Prise en compte du contexte de guerre

De prime abord, le livre, ardu mais captivant, a été pour moi, une heureuse surprise : j'ai trouvé dès l'introduction une référence très explicite au contexte de guerre souvent minimisé, voire ignoré dans les études antérieures des trois historiens: « Dans ce

contexte continu de « la guerre des dix mille jours (1945-1975), où le temps colonial et post colonial s'imbriquent, la majorité des enfants métis demeure auprès de leurs mères dans leur pays de naissance. Environ 5000 autres quittent seuls la péninsule indochinoise, surtout pour la France, mais aussi pour d'autres pays, notamment d'Afrique d'où leurs pères sont originaires. Ces migrations contraintes sont liées à tout un ensemble complexe de questions politiques et diplomatiques, démographiques et humaines, philosophiques et religieuses. » (p 17).

Les migrations contraintes sont liées à un ensemble complexe de questions... Que la FOEFI et son fondateur surtout, ne soient plus désigné comme L'Organisateur diabolique du « rapatriement massif » des enfants eurasiens en France, c'est pour moi, une bonne nouvelle.

L'introduction de Y. Denéchère à son *histoire globale d'un phénomène complexe* laisse ainsi à penser que, cette fois-ci, elle sera équilibrée, bien nuancée dans la description des ombres et lumières qui motivaient les principaux acteurs de la colonisation et de la décolonisation, et, plus particulièrement, de la FOEFI. A priori, pas de manichéisme, rien de tout blanc, ni tout noir.

Choix équilibré des extraits de documents et des témoignages

J'ai trouvé en effet le récit de Y. Denéchère globalement équilibré et nuancé dans le choix des événements relatés, le choix des extraits de documents et des témoignages des pupilles.

L'équilibre est dans les titres même s des chapitres. Par exemple « L'impérieuse assistance aux enfants métis » (chapitre 2) est à nuancer avec « Des rapatriements imposés par les événements ? » (chapitre 6) et aussi dans le texte : le début de



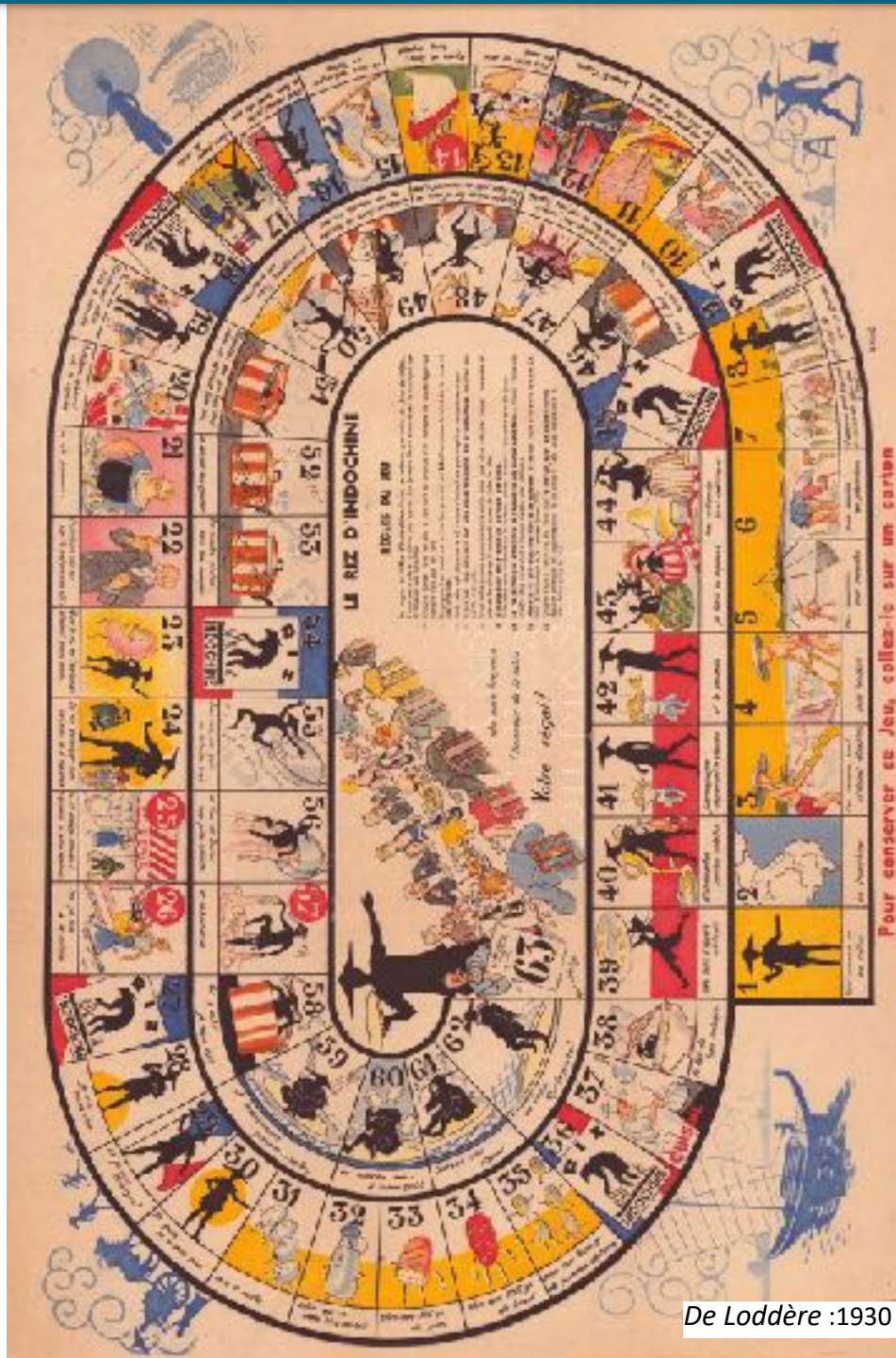
carrière, fulgurant, de William Bazé (p 51-52), son engagement dans la résistance (p77-78) et le portrait très flatteur fait par Jacques Chancel (cité p 92) sont à rapprocher de l'image d'un

politicien, utilisant sa notoriété et son large réseau de personnalités haut-placées pour faire passer ses idées, pour les imposer de manière très autoritaire ; William Bazé était implacable envers ses contradicteurs qui le remettaient en cause comme Maurice Grolleau ou l'Abbé Bernard Martin (p 230 à 235). La remise en cause culmine dans le chapitre 15 « Fin de mission pour la FOEFI », qui comprend trois paragraphes aux titres évocateurs : *Remise en cause d'une œuvre du passé, Chronique d'une mort annoncée, La liquidation et la question de la nationalité des ex-pupilles*.

Bien que je n'adhère pas à certains passages ou termes utilisés par l'auteur, je dois reconnaître que sa conclusion générale est équilibrée et nuancée de même que le chapitre 16 qui la précède, intitulé : *Identité et mémoires du métissage et du déplacement*.

En choisissant de se « concentrer sur les enfants et les jeunes métis d'Indochine eux-mêmes pour mieux comprendre comment ils ont pu vivre ces déplacements », Yves Denéchère se qualifiant de passeur empathique, privilégie en effet le côté humain. Pour preuve : l'enquête qu'il a menée, les interviews intimistes des pupilles de l'abbaye.

LE RIZ D'INDOCHINE: jeu de l'oie publicitaire



De Loddère :1930

Les règles du " Riz d'Indochine" sont les mêmes que celles du Jeu de l'Oie

Il faut deux dés et un jeton par joueur. Les joueurs fixent eux-mêmes le montant de la mise et des amendes. Chaque joueur jette les dés à son tour et avance d'un nombre de cases égal au nombre fixé par les dés. Le gagnant est celui qui arrive bon premier au 63. Il encaisse le total de la mise et des amendes. Mais celui qui dépasse le 63 recule d'autant de points qu'il a marqués en trop.

- Si les dés vous amènent sur une case tricolore Riz d'Indochine, doublez les points
- Si un autre joueur vous rencontre sur la case que vous occupez, payez l'amende et prenez la

Rencontre (1) Nazelles, le 18 mai 2024



Un pique nique, en petit comité (25 personnes) au bord de l'étang de Nazelles. Le temps était à la pluie mais nous avons pu manger avant l'arrivée des petites gouttes.



Yves Denéchère nous a présenté son dernier ouvrage, fruit de longues années de recherche, de rencontre, d'accumulation de témoignages. Puis il a confronté tout cela avec les nombreuses archives pour écrire un récit à mi-chemin entre l'histoire et le vécu personnel, entre la réalité froide et les blessures du passé.

Cela donne un livre passionnant à lire et très utile pour mieux comprendre et mieux transmettre cette histoire.

A lire absolument.



. L'après-midi, sous la pluie nous avons déambulé dans le vieux quartier d'Amboise. Même sous la pluie, c'est un endroit magnifique et agréable à visiter

Ensuite, nous nous sommes réfugiés chez Roland qui nous a accueillis chaleureusement. Outre l'hospitalité, il nous a offert l'apéritif.



Nous avons terminé la soirée au restaurant chinois « Le Siècle d'or » à Nazelles qui propose un buffet à volonté assez correct.

Rencontre (2) Abbaye de Saint Rambert: les 28 et 29 juin 2024

Cette année, la rencontre amicale des Eurasiennes de l'Abbaye s'est tenue le Samedi 29 et le Dimanche 30 Juin à Saint Rambert en Bugey et Tenay.

Depuis plus de vingt ans la rencontre se faisait à l'Abbaye pendant tout le week-end sur les lieux où nous avons passé une bonne partie de notre enfance. Il sera dit que l'année 2024 est décidément «particulière» et source de complications.

D'abord, la réunion a dû se partager entre deux sites (l'Abbaye et la salle des Fêtes de Tenay) ensuite, à l'Abbaye nous n'avions à notre disposition que la salle de l'Orangerie et l'accès aux chambres; puis le 30 Juin des élections dont la soudaineté n'a pas simplifié les choses; enfin on nous promettait des orages pour arroser le pique-nique!

Pas d'orage, beaucoup de procurations mais aussi malheureusement des désistements...Pour le reste on s'est adapté avec efficacité et tout s'est déroulé dans l'ambiance champêtre habituelle propice aux confidences et retrouvailles. Comme d'habitude toutes les régions étaient représentées jusqu'à Washington avec Hélène M.

Le samedi après-midi a été consacrée à la mémoire de notre communauté. **Yves Denéchère** présentait son livre qui nous est dédié «**les enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la colonisation**». Le travail d'Yves Denéchère suit la démarche d'un historien en mêlant et croisant plusieurs sources (archives témoignages, actes administratifs...) pour mieux définir le fait eurasien ainsi que

les particularismes du métissage dans cette période si tragique. Pendant une heure Yves



Denéchère a précisé toutes les ambiguïtés de notre situation. Il a répondu à nos questions et nous lui sommes reconnaissant de ce travail sur le fait eurasien qui nous sort du silence et nous replace dans l'Histoire.

Marie Dominique Lecam ensuite présentait son film-documentaire «une enfance déracinée de l'ombre à la lumière».

-Do a fait un film-document très «sentimental» venu du cœur, sous tendu en permanence par l'émotion. Des archives d'Eurasiennes se mêlent aux interviews de Mère Jeanne ou Mme Graffeuil; les Eurasiennes présentes se sont bien retrouvées dans le film. La richesse de cet après-midi consacré à la dimension mémorielle de nos parcours, vient de la complémentarité de ces deux approches. Yves Denéchère, avec la rigueur de sa démarche, apporte toute la force de la réalité historique alors que Marie Do, témoin privilégiée, apporte les sentiments et

l'émotion. Ce fut une grande réussite.

La soirée s'est terminée à Tenay par un repas traditionnel.

Dimanche, après s'être incliné devant la stèle du souvenir, nous sommes repartis à la salle des fêtes de Tenay. Nous avons été accueillis par Mr le Maire. La cérémonie du Baci que les fidèles du rassemblement ne manqueraient sous aucun prétexte à toujours autant de succès.

Apéritif, menu asiatique, démonstrations-apprentissage



d'arts martiaux, danses... et aussi beaucoup de discussions en petits groupes sur la vie de chacun. Enfin le souper très convivial et sans «chichi».

Finalement malgré tous les obstacles, les contraintes qui se sont levés devant nous, la réunion a retrouvé son caractère familial qui en fait sa richesse et sa nécessité. Le nouveau format mis en place a finalement fonctionné à la satisfaction de tous. Cependant la baisse des inscriptions est une source de soucis pour l'avenir.

Au bout de l'allée bordée d'arbres, découverte de l'Abbaye de Saint Rambert en Bugey ... jardin fleuriste soigné, pelouse entretenue, arbustes d'ornement taillés, tout ici respire l'ordre et la propreté. Havre de paix propice au recueillement, à la méditation, à la prière. Tout est silence.

Puis ... des voitures arrivent, les passagers en descendent en riant, ils se saluent avec fortes exclamations, plaisir de se retrouver, comme chaque printemps, depuis de nombreuses années, embrassades, accolades prolongées. Ces gens là de connaissent bien, depuis longtemps. Ils sont heureux d'être à nouveau réunis dans la joie. Le silence de l'Abbaye est

rompu, remplacé par des rires, c'est la fête !

Le soir après dîner, à l'invitation de Germaine, la Présidente de l'Amicale, tour de table des présentations. A quelques rares exceptions ce sont les femmes qui s'expriment, parfois longuement car au-delà de se présenter elles évoquent des souvenirs, souvent ce sont des pages de vie commune. Leur enfance, leur adolescence, un passé en commun jusqu'à l'âge adulte. C'est captivant à écouter et souvent émouvant. Un point commun pour toutes ces eurasiennes, elles ont toutes effectué un séjour, de courte durée parfois, ou durant des années, à l'Abbaye.

Le lendemain matin, cérémonie bouddhiste et folklore du Laos

avec échanges de bracelets, symbole d'entraide et de proximité car il faut l'aide de l'autre pour attacher le bracelet au poignet.

Comme tous les participants j'ai écouté avec plaisir et attention la **conférence du Professeur Yves Denéchère sur les enfants eurasiens, d'Indochine aux vents de la colonisation.**

Conférence qui est à la fois une sorte de résumé de son livre, au titre pré-cité, et le fruit de réflexion et d'analyse plus récentes.

C'était la première fois que je participais à cette réunion de l'amicale. Que soit ici remercié toute l'équipe de bénévoles qui avec attention et compétence ont organisé cette merveilleuse rencontre durant trois jours.



Merci à Michel Talgorn époux de Madeleine Cario, née à Hué, le 20 décembre 1941. Madeleine venant de Dalat pour embarquer au départ de Cholon, avec sa sœur Amélie Cario, sur le bateau Henri Poincaré. Départ 13 juillet 1954, et arrivée à Saint Rambert le 4 Aout 1954.

Il y avait dans ce bateau, 92 filles de 3 à 15 ans venant de Dalat-Hanoi-Cholon.

Une douzaine de ces Eurasiennes sont envoyées à Toulon, autre centre d'accueil tenu par les religieuses de Notre Dame des missions qui assuraient aussi l'enseignement, école libre, jusqu'au Brevet et Certificat d'étude ...

Mado revient pour la première fois, 70 ans après, pour redécouvrir l'Abbaye de Saint Rambert, et faire connaître ce lieu mythique à son mari Michel, auquel s'ajoute la joie de retrouver quelques copines embarquées sur le même bateau et parler des souvenirs de jeunesse ...

Merci Mado pour ta présence, et ces retrouvailles.

Maintenant, on ne se quitte plus !!! L'Abbaye de Saint Rambert restera un lieu de rencontre pour les Eurasiennes de toutes générations.

Rencontre (3) Bréhémont: les 7 et 8 septembre 2024



Nous étions 92 à ce rassemblement qui commença par un joyeux pique nique sur le quai de la Loire, fleuve mythique pour beaucoup d'entre nous. Malgré un temps mi-figue mi-raisin, l'ambiance était chaleureuse et nous étions heureux de retrouver des anciens que l'on avait pas revus depuis longtemps, comme Robert Schweiker.



Pendant le repas, Sophie HOCHART a dédié son livre: « Le déracinement silencieux », que l'association FOEFI vient de rééditer. Un grand merci à Christophe Bouchin pour l'impression de cette réédition.



Ensuite, une petite balade en bateau sur la Loire proposée par « La Matelote »



Une joyeuse rencontre



Assemblée Générale



Margot JOSEPH, étudiante en histoire, nous présente son travail. Elle s'intéresse à la question de la mémoire et de la transmission chez les Eurasiens. Elle s'appuie sur les entretiens avec les personnes volontaires. Si vous voulez participer, nous pourrions vous mettre en contact avec elle.



Yves Denéchère, après Nazelles et Saint Rambert, est venu nous présenter son dernier opus: un livre sur les « **Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation** » édité chez Peter Lang.

Un livre qui fait le tour du problème très complexe du métissage franco-indochinois, qui accorde une large place à la façon dont la FOEFI a géré l'accueil et le « rapatriement » des Eurasiens en France, leur placement dans différents établissements, l'éducation et la formation professionnelles.

Un travail de très grande qualité

La soirée

Pour commencer un apéritif très convivial où les discussions, un verre à la main, allaient bon train.

« La Matelote » nous a préparé une entrée superbement présentée suivie par un plat de boeuf savoureux. Le tout fut très apprécié. Bravo à toute l'équipe.

On n'oublie pas nos chers et fidèles musiciens Jhò et José qui nous ont emballés avec leur prestation, une musique et des chansons entraînantes à réveiller nos souvenirs, à faire danser nos vieilles jambes.



Merci à toutes les personnes venues non seulement pour évoquer des souvenirs mais aussi pour créer ou renouer des contacts chaleureux et partager des instants exceptionnels d'amitié et de bonne humeur.

Tout ceci permet de renforcer la durabilité et la vitalité de l'association.

En attendant de se retrouver encore et encore ??



Un grand merci

- à toute l'équipe de La Matelote pour ce repas gastronomique.
- à nos formidables musiciens pour l'animation de cette mémorable soirée.
- à Claudine et Lang pour la patiente organisation de ce week end.

Karine Descat, élégante brune aux cheveux longs, a un drôle de métier: elle rembobine le temps pour retracer la vie de personnes décédées, ou dont la famille a perdu la trace, pour identifier leurs héritiers. « Notre mission consiste à reconstituer les arbres généalogiques, explique-t-elle.

En France, il est possible de remonter jusqu'au sixième degré, c'est-à-dire aux petits-enfants des grands-tantes et grands-oncles. Au-delà, l'État est bénéficiaire de la succession. Comme des détectives, nous nous plongeons dans les archives publiques, souvent poussiéreuses: actes de naissance, de mariage, de décès, registres militaires... dans des communes de toute la France.»

L'experte est contactée par un notaire de Bordeaux pour l'aider à régler la succession de René G.*, en janvier 2020. Enterrée quelques semaines plus tôt, cette femme, née en 1938, sans enfant ni conjoint, avait deux frères, tous les deux décédés. Ce sont donc les enfants de ces derniers qui hériteront de ses biens: un modeste appartement à Vanves, dans les Hauts-de-Seine, et des actifs bancaires, pour un montant total d'un peu plus de 200 000 euros. Une somme que les trois enfants du frère aîné de la

défunte, un certain Michel, né en 1933, pensent pouvoir se partager lorsqu'ils contactent le notaire bordelais. À leur connaissance, ils n'ont pas de cousins. Mais, comme la loi l'oblige, il faut s'assurer que le second frère, Jean, mort en 1996, à l'âge de 70 ans, n'a pas de descendants. Selon le reste de la famille, l'ancien militaire, souvent parti en mission à l'autre bout du monde, était un éternel célibataire, qui fut uniquement marié une dizaine d'années à Djibouti. Le notaire charge donc Karine Descat et son équipe de généalogistes aguerris de vérifier ce point. Jean avait séjourné dans l'ex-colonie française entre 1954 et 1957

Les premières investigations leur apprennent que Jean a séjourné entre 1954 et 1957 en Indochine, ancienne colonie française, dans l'actuel Vietnam. Afin de vérifier que Jean G., alors âgé d'une vingtaine d'années, n'a pas eu ou reconnu d'enfants sur place, l'étude missionnaire Paul Richard, l'un de ses salariés, basé à Nantes. C'est en effet dans le chef-lieu de Loire-Atlantique que se trouve le Centre des archives diplomatiques qui conserve tous les documents des ambassades et consulats français à l'étranger, de 1582 à nos jours. Seuls les généalogistes successoraux,

autorisés par les Archives de France, et le procureur de la République local, peuvent les consulter et réaliser des copies des actes. À l'aide du matricule militaire de Jean, le généalogiste espère pouvoir résoudre simplement l'affaire. Alors que sa demande d'accès a été acceptée, le 16 mars 2020, c'est la douche froide: le président Emmanuel Macron annonce le confinement du pays pour limiter la propagation du Covid-19. Tous les lieux et commerces non essentiels sont fermés au public. Paul Richard devra donc attendre la réouverture du Centre des archives diplomatiques, début juillet, pour lancer enfin les recherches.

La France craignait que, dans leur pays, les petits soient vus tels des enfants de l'ennemi. Une attente qui en valait la peine: le généalogiste découvre, stupéfait, que Jean a reconnu dix enfants, entre 1954 et 1957. Dix en seulement trois ans! Nés à Saigon (Hô Chi Minh-Ville), Hanoï, Cao Bang et Nha Trang, ils sont âgés de 3 mois à 9 ans lors de la rédaction des actes, parfois signés à quelques jours d'écart. Ils portent des prénoms français en vogue à l'époque, comme Jacqueline, Yvette, Claude, Marie-Christine, et chacune de leurs mères est indochinoise.



« Quand Paul m'a appelé pour me l'annoncer, j'ai cru tomber de ma chaise, se souvient Karine Descat. En effectuant des recherches sur cette période de l'Histoire de France, nous avons appris que de nombreux enfants franco-indochinois avaient été reconnus par des militaires français à la fin du conflit et dans les quelques années qui ont suivi, afin de pouvoir les envoyer en métropole. Leurs motivations étaient humanitaires ou politiques, mais certains ont peut-être été rétribués, ou ont simplement obéi aux ordres de leurs supérieurs. »

Un épisode méconnu, sur lequel a travaillé **Yves Denéchère**, professeur d'histoire contemporaine à l'université d'Angers. Il vient de publier une enquête sur le sujet, riche de nombreux témoignages: ***Enfants eurasiens d'Indochine aux vents de la décolonisation***, aux éditions Peter Lang. « Il a été demandé aux militaires de reconnaître ces petits métis et de les abandonner ensuite, car avoir la nationalité française leur permettait d'être pris en charge par la Fédération des œuvres de l'enfance française d'Indochine (FOEFI) et envoyés en France, révèle le chercheur. L'État craignait que, en restant dans leur pays, ces bambins soient en danger: sur place, la société les

rejetait car ils étaient considérés comme des enfants de l'ennemi. »

Au total, avec l'aide du ministère des Outre-mer, 5000 d'entre eux ont ainsi été enlevés à leur famille, élevés par des congrégations religieuses, afin de devenir des Français à part entière. Séparés de leurs frères et sœurs, ils devaient oublier leur langue, leurs coutumes, leur religion... Évoquer leur pays natal leur était strictement interdit. « À la fin de la décolonisation, en 1954, un grand nombre d'entre eux vivaient encore avec leur mère et celles-ci ont été fortement encouragées à les confier à la FOEFI, indique Yves Denéchère. Elles ont dû signer une décharge donnant tous pouvoirs, sans exception, à cet organisme. Certaines ont cédé, pensant que ce mandat était limité dans le temps. »

« Je me revois, dévastée, en quittant ma mère, à l'aéroport de Saigon »

Sur les dix enfants indochinois reconnus par Jean G., alors qu'il n'avait aucun lien génétique avec eux, trois sont décédés très jeunes. Les deux généalogistes partis à la recherche des sept restants réussissent à retrouver leur trace en France, et leur envoient un courrier les informant qu'ils sont bénéficiaires d'une succession. C'est le cas d'Yvette, née en 1950

et arrivée en France à l'âge de 12 ans, portant le nom de son père officiel.

« Cette lettre m'a surprise, car jamais je ne pensais avoir de lien avec cet homme, confie-t-elle. J'ai ainsi appris que j'avais des demi-frères et des demi-sœurs, un oncle et une tante. Ces nouvelles ont surtout ravivé de douloureux souvenirs. J'ai vécu mon enfance avec ma maman, et la quitter pour la France a été plus qu'un déchirement. Je nous revois encore, dévastées, en pleurs, sur le tarmac de l'aéroport de Saigon. Comme tous les petits envoyés en métropole, ma vie a été très rude. »

À Saint-Rambert-en-Bugey (Ain), les religieuses déchiraient nos photos, confisquaient nos objets souvenirs, et ne nous remettaient pas les courriers postés du Vietnam. »

Heureusement, Yvette a pu se construire une vie heureuse et équilibrée dans la région de Nice, avec un mari aimant et trois enfants.

Comme les autres descendants reconnus par Jean, qui vivent à Pau, Dijon ou encore Lyon, elle s'est fait représenter pour signer l'acte de notoriété chez le notaire, destiné à identifier tous les héritiers de Renée G., et à déterminer la part revenant à chacun, en attendant que l'appartement de la défunte soit vendu. Yvette n'a pas non plus cherché à entrer en contact avec ses cohéritiers, pour ne pas être confrontée à cette histoire trop éprouvante. « Jean n'aurait jamais pu imaginer que, un jour, ses enfants d'Indochine seraient retrouvés », assure la généalogiste Karine Descat. •



* tous les prénoms ont été changés

Extrait du journal EDITO
Aix-en-Provence

FESTIVAL GASTRONOMIQUE ET DU LIVRE VIETNAMIEN A PARIS

Ici Vietnam » est revenu pour sa quatrième édition, samedi 15 juin 2024 sur la Place Monge dans le 5ème arrondissement de Paris. L'évènement a proposé une immersion complète dans la richesse culinaire et littéraire Vietnamiennne.

Avec son foodmarket, sa scène littéraire, des stands de livres, des recettes traditionnelles afin de mettre en valeur les créations culinaires et littéraires issues du métissage et créer un moment convivial autour de la transmission et de l'héritage de la double culture dans toute sa diversité.

Avec des autrices et des auteurs de la 1ère, 2ème ou 3ème génération, d'origine Vietnamiennne, de France et d'ailleurs, c'était près de 250 titres et 17 invités.

Selon le président de l'Association des Vietnamiens en France l'évènement a attiré plus de 6.000 visiteurs.

Le festival contribue à faire rapprocher les français à la culture et la gastronomie vietnamiennne et vise à devenir un évènement attendu à Paris, a déclaré l'ambassadeur vietnamien Dinh Toan Thang.

Rencontre avec Jean-Luc Marçais, illustrateur, pour son roman BD « Grandes vacances au mini Vietnam ». Jean-Luc est né à Sèvres. Son goût pour le dessin et l'illustration il en rêvait tout petit. Jean-Luc persiste, c'est ainsi qu'en 1999 il entre à l'Ecole Supérieure des Arts Graphiques et Architecture Intérieure, puis en 2000 à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Jean-Luc est d'abord illustrateur. Il collabore avec les Musées Parisiens, l'Edition Jeunesse et la Presse adulte. Il travaille aussi sur des projets d'animations.



« Grandes vacances au mini-Vietnam » (Editions Bayard Jeunesse) - à découvrir dès 8 ans - Prix 10,90 euros).

« Grandes avances au Mini-Vietnam » est son premier roman en tant qu'auteur et illustrateur, inspiré par l'histoire de sa famille.

Jean-Luc passe toutes ses vacances chez ses grands-parents. Là-bas, c'est comme un village vietnamien, mais en France. Seulement, cet été, des évènements étranges, et même un peu magiques, se succèdent. Un jour, Jean-Luc est contacté par le fantôme d'un poulet. Loin de se laisser impressionner, Jean-Luc décide d'élucider le mystère avec son cousin Yoyo. Sorcière, esprits et secrets du passé, les deux garçons ne sont pas au bout de leurs surprises !

A travers un texte original et de belles illustrations, Jean-Luc Marçais nous raconte une aventure fantastique

imprégnée de magie et de culture asiatique.

Un contexte peu connu : celui de la décolonisation de l'Indochine. A la fin du roman, des pages documentaires permettent de découvrir le lieu oublié dans lequel se déroule l'histoire : celui d'un camp de « rapatriés » Indochinois en France, à Sainte-Livrade-sur-Lot. L'auteur s'est inspiré de l'histoire de sa famille, installée là-bas à son arrivée du Vietnam en 1956.

A peine arrivé au stand où le livre de Jean-Luc est présenté avec d'autres livres, Jean-Luc est vite accaparé par des fans pour avoir une dédicace. Pris d'assaut Jean-Luc n'a pas le temps de s'installer. C'est sur une petite table mise devant le stand qu'avec joie, Jean-Luc a dédicacé son livre, en prenant soin d'illustrer avec un message personnel pour chacun. Il y avait foule, le succès était là !



Un grand « Bravo » à Jean-Luc ! Quel talent ! Bon vent !

Samedi 22 juin : il y avait séance dédicaces à la Librairie l'Atelier d'En Face (Jeunesse) à PARIS 19ème. Là aussi les fans faisaient la queue pour avoir une dédicace. Dans une bonne ambiance, ça fait chaud au coeur de voir le succès de son Roman/BD. Peu importe le temps d'attente, tout le monde a eu sa dédicace. Le libraire nous informe que tous les livres commandés ont été vendus ce jour-là. Les parents de Jean-Luc, sa famille et amis du CAFI et de la FOEFI étaient là pour partager cette joie, nous étions heureux et émus pour Jean-Luc.



Alix DOUARD la créatrice du Podcast « Vietnam du Lot » était aussi du Festival Vietnam 2024 samedi 15 juin Place Monge. Nina SINNOURETTY la maman d'Alix était aussi Place Monge.

Vietnam-sur-Lot est un documentaire audio en six épisodes écrit par Alix Douard.

Fille d'une Vietnamiennne d'origine Indienne rapatriée dans le camp de Sainte-Livrade-sur-Lot dans les années 1950, Alix part à la rencontre de membres de sa famille, d'amies, d'un historien Alain Ruscio, d'une sociologue Dominique Rolland, ou encore d'une travailleuse sociale de la Cimade. Ainsi Alix part en

Inde et au Vietnam sur les traces de son grand-père, de sa grand-mère, de sa mère. Alix les restitue dans son contexte historique, depuis la fin de la guerre d'Indochine, des politiques d'immigration jusqu'aux luttes mémorielles des années les plus récentes.

Parce que Vietnam-sur-Lot n'est pas un petit Saigon reconstitué dans le Sud-Ouest de la France.

C'est ici que plus de 1200 Français d'Indochine ont été rapatriés après Dien Bien Phu. C'est ici que la mère d'Alix Douard est arrivée, a grandi, c'est ici que sa famille a vécu pendant plusieurs années.

Dans ce camp resté sous administration militaire jusque dans les années 1980. On leur avait promis que c'était provisoire mais cela a duré 50 ans.

Alix Douard capte l'histoire et l'émotion. Celle de la colonisation, la guerre d'Indochine, le déracinement de ceux qui ont dû s'exiler, l'intégration difficile compliquée dans ce petit coin de France.

Avec ce podcast Alix Douard nous emmène dans un des endroits oubliés de l'histoire, la petite ville de Sainte-Livrade-sur-Lot. : 6500 habitants. Posée sur des rives du Lot, entre

Marmande, Casteljoux et Agen. Des platanes centenaires, une tour du 12ème siècle et un camp de 1200 rapatriés qui lui vaut depuis plus de 60 ans un surnom pas comme les autres, dans ce coin du Sud-Ouest : Vietnam-sur-Lot.



Vietnam-sur-Lot est la troisième série du podcast L'Histoire produit par Paradiso Media - Podcast gratuit coécrit par Alix Douard, Adèle Salmon et Suzanne Colin - Réalisé par Florentin Beaume.

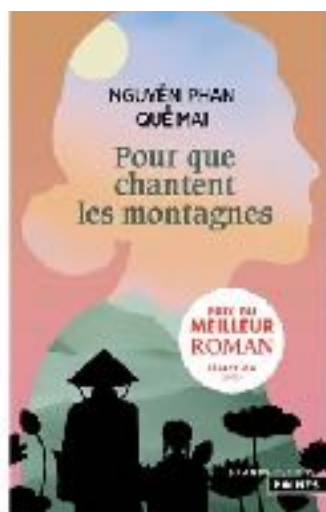
Donner à voir et à entendre des vies oubliées, c'est ce qu'à réussi ce podcast passionnant.

Un grand « Bravo » à Alix Douard pour la qualité de sa narration.

texte et photos: Geneviève Achard



Un siècle d'histoire vietnamienne.



Nguyễn Phan Quế Mai, avec *Pour que chantent les montagnes* (Charleston, éditions Leduc), m'a entraîné dans une terrible histoire familiale. Sur les pas de Hương et de sa grand-mère Diêu Lan, j'ai vécu au coeur de l'histoire de ce Việt Nam déchiré par la colonisation puis par les guerres entre pays occidentaux et ceux se réclamant d'un communisme pur et dur tournant vite à la dictature. Dès le début, je suis plongé dans la terreur apportée par les bombardiers américains sur Hà Nội. Les sirènes, les bombes, une petite-fille et sa grand-mère tentent d'échapper à la mort, à l'horreur.

Cette grand-mère a 52 ans et c'est d'abord Hương (12 ans) qui raconte les abris avec de l'eau jusqu'à la ceinture, les destructions, les cadavres. Une seule solution : fuir Hà Nội. Débute alors un échange entre la petite-fille et sa grand-mère. L'une raconte ce qu'elle vit alors que l'autre rappelle le passé, ce pays occupé par les Français et les Chinois. Commence alors la guérilla contre ces occupants avec le Việt Minh.

Chaque chapitre comporte un titre et des dates pour bien situer la période où nous nous trouvons. Ainsi, j'oscille entre les années 1930 et les années 1970, pour finir en 2017.

C'est une plongée au coeur de la vie des Vietnamiens en suivant les malheurs d'une famille déchirée par tant d'événements qui la dépassent. Il faut préciser que Diêu Lan, la grand-mère, a six enfants qui seront éparpillés au cours d'une fuite pleine de suspense, de douleurs et, quand même, de quelques moments de bonheur.

À Hà Nội, entre 1973 et 1975, il faut se relever pour retomber et surtout trouver à manger. Grâce

au récit de celle que sa grand-mère surnomme affectueusement Goyave, j'apprends que cette grand-mère laisse tomber son métier d'enseignante pour le trafic, ce qui apporte une habitation correcte mais aussi nourriture, vêtements et livres. Cela provoque aussitôt la jalousie et la haine des voisins. Si les Américains se sont retirés, c'est maintenant la guerre entre Vietnamiens.

Diêu Lan, la grand-mère, prend alors le relais pour raconter ce que je ressens comme le plus terrible, le plus bouleversant : la course effrénée d'une mère et de ses enfants fuyant l'horreur absolue. C'est cette fameuse réforme agraire qui plonge le pays dans un abîme incroyable. Sous prétexte de partager les richesses, idée honorable en soi, les propriétaires terriens sont pourchassés, torturés, exécutés, les bons comme les mauvais. Nous sommes en 1954, juste après la victoire du Việt Minh sur les Français, à Điện Biên Phủ.

Fandol in Babelio

Traduit de l'anglais par Sarah Tardy



Née en 1973 dans un petit village du nord Việt Nam, **Nguyễn Phan Quế Mai** est une autrice et poétesse reconnue. Best-seller international multiprimé, son premier roman *Pour que chantent les montagnes* a été traduit dans le monde entier.

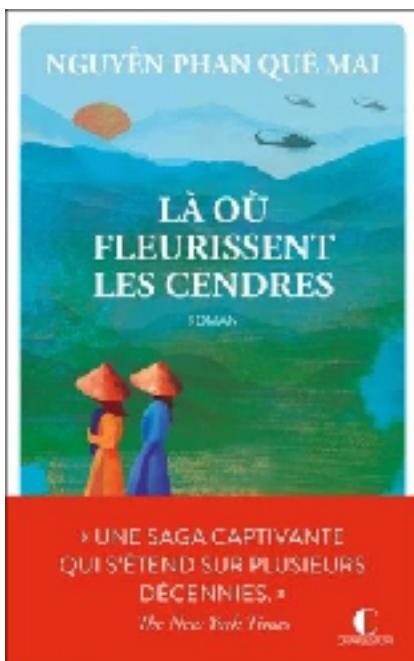
Poétesse et romancière née pendant la guerre du Vietnam.

Nguyễn Phan Quế Mai a connu la guerre et ses conséquences dès son plus jeune âge. Elle a travaillé comme vendeuse de rue et dans des rizières avant d'obtenir une bourse pour suivre des études universitaires en Australie.

Elle a écrit plusieurs ouvrages en vietnamien et a été lauréate des prix littéraires les plus prestigieux au Vietnam. Elle a travaillé pendant sept ans sur son premier roman écrit en anglais "Pour que chantent les montagnes."

En 2024 paraît "Là où fleurissent les cendres" qui est un retour sur cette expérience traumatique.

L'histoire déchirante des enfants métis nés pendant la guerre du Việt Nam.



Ouvrir un roman « in medias res » (littéralement « au milieu des choses »), dans le tourbillon d'un événement en train de survenir, est désormais chose courante, voire convenue. Dans *Là où fleurissent les cendres*, toutefois, Nguyen Phan Que Mai

renchérit et raffine. Trois fois de suite, dans les trois premiers chapitres, elle choisit ce moment qui précède de quelques minutes ou de quelques heures la péripétie qui change tout.

Ainsi, Dan, le vétéran, apparaît-il au lecteur en pleine crise d'angoisse alors qu'en 2016 un avion entame sa descente vers l'Asie du Sud-Est. Six ou sept kilomètres plus bas, Phong s'apprête de son côté à essayer de convaincre le service des visas de l'ambassade des Etats-Unis de ses droits à bénéficier du dispositif d'aide au retour des « Amérasiens », métis nés pendant la guerre et de la guerre, pour quitter le Vietnam. Enfin, un demi-siècle plus tôt, deux jeunes sœurs, Trang et Quynh, se préparent à prendre un bus pour aller travailler à Saïgon dans un bar à GI, et ainsi rembourser les dettes de leur



famille. Trois histoires, quatre personnages, dont le lecteur sait bien qu'ils se croiseront – mais les fausses pistes sont nombreuses dans cette saga aux faux accents mélodramatiques.

L'écrivaine transpose en fiction des récits historiques ou biographiques, fruit de ses recherches assidues sur le destin souvent difficile des Amérasiens, entre stigmatisation, -déracinement, luttes politiques et grande pauvreté.

Par Nils C. Ahl

Collaborateur du Monde des livres

Việt Nam, 1969.

Le grondement des hélicoptères qui perce le silence des rizières, les déluges de coups de feu dans les villages voisins... À chaque fois que la guerre s'approche un peu plus de sa maison dans la province du Kiên Giang, la terreur envahit la jeune Trang. Aussi, quand elle apprend qu'une vie meilleure attend les jolies filles à Sài Gòn, où elles peuvent facilement gagner de l'argent et aider leurs familles restées à la campagne, elle n'hésite pas longtemps avant de rejoindre la grande ville.

Mais très vite, Trang découvre que les horreurs de la guerre ne se limitent pas au feu des bombardements et que la propriétaire du Hollywood Bar, où elle a trouvé un emploi, attend d'elle bien plus que de boire du thé avec des GI américains...

Portée par une plume poétique, une fresque historique inspirée de l'histoire déchirante des « poussières de vie », les enfants métis nés pendant la guerre du Việt Nam.



Titre original



We, the Vietnamese Amerasians in the USA, are dedicated to helping the remaining Amerasians living in Vietnam fulfill their dreams of coming to America!



Eva Doumbia:

metteuse en scène, autrice afropéenne.

Fous et folles d'histoire pour donner la parole à celles, à ceux qui ne sont pas historiens, pas historiennes, mais qui portent une histoire, qui portent même des histoires. Éva Doumbia est autrice, metteuse en scène, c'est la Côte d'Ivoire qui rencontre la Côte d'Albâtre et le Mali qui rencontre la Normandie. La terre rouge du Sahel,

les champs verts de Normandie. Des briques rouges pour abriter les réfugiés des bombardements du Débarquement, les maisons rouges de Ségou au Mali. Puis un cimetière en terre rouge qui rappelle le sacrifice d'hommes noirs pour la France. Le rouge du sang, versé pour blanchir sa peau et appartenir pleinement à la Nation. Éva Doumbia pose toutes ces couleurs pour raconter l'histoire connectée de la colonisation, de l'esclavage, de la traite, mais aussi du genre. Des couleurs qui disent une identité multiple, la sienne, une "afropéenne" élevée entre l'héritage maternel, communiste et normand, et paternel, du côté du Mali et de la Côte d'Ivoire. "Je fais partie de la dernière génération qui a eu des grands-parents qui racontaient la guerre. La

mémoire de la mémoire de la de la Seconde Guerre mondiale, des bombardements, de l'Occupation aussi m'a été transmise", raconte la metteuse en scène. Doumbia pose toutes ces couleurs pour raconter l'histoire connectée de la colonisation, de l'esclavage, de la traite, mais aussi du genre. Des couleurs qui disent une identité multiple, la sienne, une "afropéenne" élevée entre l'héritage maternel, communiste et normand, et paternel, du côté du Mali et de la Côte d'Ivoire. "Je fais partie de la dernière génération qui a eu des grands-parents qui racontaient la guerre. La

Après avoir mis en scène une famille noire française dans *Le lench*, questionné l'histoire de l'alimentation dans *Autophagies*, Éva Doumbia écrit et met en scène un oratorio pour les soldats méconnus. Des régiments en miroir : d'un côté les tirailleurs sénégalais, de l'autre les GI's afro-américains, venus "se battre pour le droit de combattre". Une autre facette de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale qu'elle raconte dans *Chasselay et autres massacres* suivi de *Le camp Philip Morris* (Actes Sud, octobre 2024). "Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est caché, ce qui n'est pas enseigné, parce que cela me permet d'expliquer ce qui est aussi caché dans le présent", confie Éva Doumbia. "J'ai l'impression que nous, en tant qu'artistes, nous avons la fonction [...] de remettre du sens, de l'esprit critique, de l'intelligence et même de la morale", ajoute la metteuse en scène. "Si j'avais été un soldat blanc [lors de la Seconde Guerre mondiale], comment j'aurais vécu avec le fait d'avoir été séparé de mon camarade noir ? D'avoir eu la vie sauve et de savoir que lui a été tué ? Aujourd'hui, raconter des histoires du passé, grâce à leur distance, permet de donner des clés pour le présent."



Le 20 juin 1940, à l'issue d'une deuxième bataille, au château du Plantin, les prisonniers, au nombre d'environ 70, sont divisés en deux groupes, les soldats français blancs d'un côté, les Noirs de l'autre. Après avoir parcouru deux kilomètres à pied, les soldats français sont allongés dans l'herbe sous la menace de leurs gardes armés. Le long d'un pré, ils assistent au massacre des soldats sénégalais par des mitrailleuses et pour certains écrasés par les chars d'assaut. Le capitaine Gouzy tente de s'interposer pour protéger ses hommes et reçoit une balle allemande dans le genou. Les Français blancs sont emprisonnés à Lyon. Deux jours durant, les Allemands recherchent les soldats des colonies que les habitants cachent et soignent. Une fois capturés, ces soldats seront brûlés vifs ou exhibés en trophées sur les chars de combat.

Horriifiés par le massacre, les habitants de Chasselay enterrent les corps des Africains : dès le lendemain, une soixantaine de volontaires procèdent à l'inhumation des soldats dans une fosse commune. Les effets personnels sont rassemblés pour procéder à l'identification des victimes

Dieu a fait l'homme blanc et l'homme noir, le diable a fait le métis

Les métis sacrifiés de l'ex-Congo belge en quête de justice

Cinq femmes, nées pendant la colonisation d'une mère congolaise et d'un père belge, tentent de faire condamner l'Etat belge pour sa politique qui consistait à retirer les enfants « mulâtres » à leur famille maternelle et à les placer dans des institutions pour en faire ensuite des « auxiliaires subalternes ».

Par Jean-Pierre Stroobants (Bruxelles, Le monde)

C'était la loi : les Belges qui ne reconnaissaient pas leurs « enfants de la honte et du péché », comme on les appelait alors, devaient les placer dans des institutions religieuses très éloignées du lieu de naissance des bambins, lesquels devenaient alors les pupilles d'un Etat qui allait prendre totalement le contrôle de leur vie. Aujourd'hui, des avocats bruxellois entendent démontrer, après avoir trouvé de nouveaux documents dans des archives officielles que personne n'avait pu, ou voulu, consulter, que les autorités belges sont coupables de crimes contre l'humanité et que les victimes de leur politique doivent obtenir une réparation morale et financière.

Privée de sa mère, d'une nationalité belge qui ne lui a été octroyée qu'en 2017 après un long combat, et d'une véritable identité, Noëlle Verbeken a, en fait, subi le sort de milliers d'enfants nés au Congo belge, au Rwanda et au Burundi d'un père blanc et d'une mère noire. Selon des estimations, ils furent trois

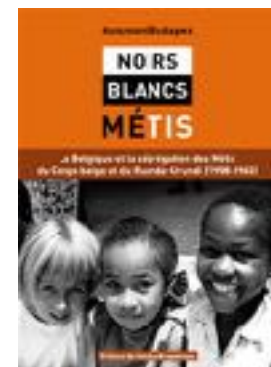
mille, quatre mille peut-être (selon les documents déposés par les avocats lors de la première instance), victimes d'une politique commencée au début du XX^e siècle et qui s'est poursuivie jusqu'à l'indépendance du Congo, que la Belgique dut se résoudre à accepter en 1960.

C'est un décret signé en 1952 par le roi Baudouin, un texte inspiré d'anciennes dispositions sur les enfants abandonnés ou victimes de l'esclavage, qui a légalisé la mise sous tutelle des enfants métis, enlevés, de gré ou de force, à leur mère et à leur famille maternelle avant d'être acheminés dans des couvents. C'est bien plus tôt, cependant, que les bases idéologiques du processus visant à écarter les métis de la société furent jetées.

En 1913, Joseph Pholien, qui allait devenir premier ministre après la seconde guerre mondiale, avait déjà résumé la marche à suivre. Les métis, écrivait-il, étaient susceptibles de « *mettre en péril l'avenir même des entreprises coloniales* ». « *Dédaignant leur mère et*

détestant leur père, ils semblent justifier la boutade : Dieu a fait l'homme blanc et l'homme noir, le diable a fait le métis », relevait cet homme politique catholique qui soulignait encore qu'« *aucun remède n'est assez radical pour éviter la création de métis* ».

Officiellement, le gouvernement actuel entend aider les métis à retrouver leurs droits, comme l'ont assuré trois ministres début mai. Les plaignantes affirment, elles, n'avoir toujours pas eu accès à l'intégralité de leur dossier personnel. Peut-être les autorités veulent-elles, en réalité, rester fidèles au principe énoncé, en 1924, par un missionnaire : « Ne pas étaler, devant l'opinion publique en Belgique, les vilains côtés de notre beau Congo. »



Assumani Budagwa

Ecouter ou réécouter le sujet dans l'émission de France Culture « les pieds sur terre »

Monique et Léa avaient 4 et 2 ans quand "Papa l'État" est venu les arracher à leurs parents dans leur village du Congo Belge. Les deux petites filles sont métisses : un crime pour les uns, un péché pour les autres. Elles ont porté plainte pour "crime contre l'humanité" contre l'État belge. Monique est née au Congo d'un père belge et d'une mère congolaise, alors que la loi coloniale belge interdisait aux blancs du Congo d'avoir des enfants avec des femmes noires. En 1953, Monique est enlevée à sa famille et placée dans une institution religieuse dans une ville à 300 kilomètres de chez elle, par des fonctionnaires de l'État belge colonial. Elle change de nom de famille et devient, comme les autres enfants métis, un "enfant de l'État". C'est aussi le sort que connaît Léa, dont la mère est congolaise et le père portugais. Elle décrit les conditions de vie des jeunes enfants métis au sein de cette institution : "Non seulement tu ne comprends pas la langue, tu ne connais pas la nourriture, tu ne connais personne, on t'enlève tous tes vêtements et on te laisse pieds nus, tu ne manges pas..." Léa.

Maurice, mon ami



Paul et Josy, Serge et Liliane, André et Françoise etc ... La vie n'était pas facile mais on se serrait les coudes. Je me souviens de la rue Saint Sauveur où tu habitais avec Jeanne et ses soeurs Hélène et Claire. Plus tard je te retrouverai à Pantin. Entre temps tu avais fondé une famille avec Jeanne et vos trois filles Loetitia, Priscille et Daphné.

En 1967, nous avons croisé Mr Susini dans une rue à Paris. Il m'a dit qu'il était étonné de me voir avec toi qui avais, dans son souvenir, la réputation d'un voyou. Je lui répondis que parmi les garçons de Vouvray, c'était toi le meilleur, qu'il ne pouvait pas imaginer le nombre de Foefiens qu'il a dépannés. Plus tard nous sommes retournés ensemble à Vouvray lui rendre visite. En partant, Paul Susini m'a dit: « tu as raison Maurice est un garçon très bien »

En 1987, avec une trentaine de Foefiens, nous nous sommes réunis chez René Sanchez et avons envisagé de créer une association pour réunir tous les ancien.nes de la FOEFI. Depuis lors, tu as été le pilier le plus solide de l'association, tu représentais sa mémoire, tu étais son âme, le ciment qui nous maintenait unis.



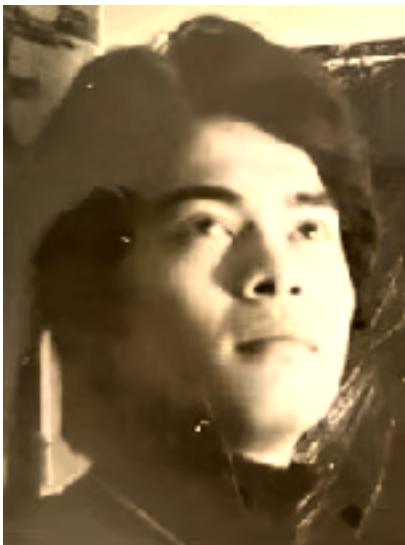
On s'est retrouvés ensuite à Saigon, tu étais la boussole qui dirigeait et rassemblait tous les Foefiens qui débarquaient au Vietnam. Saigon va être triste sans toi.

Tu nous as quittés en laissant un grand vide. Il nous restera tes vidéos et surtout l'image de ton visage toujours souriant. Tu seras toujours dans nos coeurs.

Je sais que tu demeureras vivant dans chacun des membres de ta famille, ta femme Jeanne, tes filles Loetitia, Priscille, Daphné, tes gendres Sylvain, Cyril, Fabian et tes petits-enfants Charly, Raphaël, Ethan, Julian, Nathanaël, Louise. Une famille que tu chérissais tant.

Jacqui Maurice

Notre amitié a débuté en 1956 au foyer de Vouvray. J'étais un enfant sage et timide et toi un rebelle un peu bagarreur. Nous avons fait tant de choses ensemble: nos virées au bord de la Loire et de la Cisse à attraper poissons et écrevisses à la main, les maraudages sous les noyers et les pommiers surtout nos interminables parties de foot dans la cours du foyer.



Plus tard, je te retrouverai à Paris. Tu avais loué une chambre de bonne toute petite mais assez grande pour accueillir tous les Foefiens perdus comme moi. Tu ne triais pas, ne jugeais pas, tu accueillais tout le monde avec ta gentillesse et ton beau sourire. Autour de toi s'est constitué un groupe d'amis fidèles avec Robert et Christiane,



Au revoir Maurice



A nos belles années

Les souvenirs de notre jeunesse nous reviennent, aujourd'hui tu nous as fait refaire le film à l'envers. Tous les samedis ensemble nous partagions des moments d'insouciance et de franche rigolade. Nos enfants grandissaient ensemble du plus calme au plus turbulent, nous étions une famille. Personne n'a pu oublier ton porc au caramel, tes brochettes, ton bœuf aux oignons dont nous nous régaliions avec un bol de riz.

Nous étions insouciants et heureux jusqu'au jour où la vie nous a brutalement mis devant la réalité, certains nous ont quittés : Serge Zimine, Robert Garnier, ton frère Paul, Antoine Talba, Josy ... La maturité nous a rattrapés mais toujours unis et solidaires nous avons continué notre route. Après des années, nous avons repris nos rendez-vous du samedi dans le 13^{ème}. Obligés d'agrandir la table avec une porte sur des tréteaux, c'était de nouveau de vrais moments de communauté. Tu étais moins seul dans la cuisine « tous au fourneau », même Robert Bouchin, notre tonton nous confectionnait des mets (quatre étoiles).

Et puis de nouveau tonton nous a quittés : nous étions anéantis. Dans toutes ces tranches de vie, tu étais là Maurice et nous aussi. La retraite nous a un peu éparpillés mais jamais séparés.

Ton départ nous bouleverse et je suis fière d'avoir connu un chic type comme toi, un frère de cœur toujours disponible avec le sourire.

C'est le cœur gros que je me joins à Jeanne, Laetitia, Priscille et Daphné ainsi qu'à tes fidèles amis pour t'accompagner dans ton voyage à travers les étoiles où tu retrouveras tous nos vieux potes.

Adieu « Riposa in santa pace »

Françoise Luciani Dyreit



Encore un autre sourire, pour perpétuer le bon souvenir de toi, malgré le chagrin.

Oui, Maurice, malgré notre chagrin, nous nous sommes efforcés de garder le sourire, pour te témoigner le grand bonheur de t'avoir connu, d'avoir croisé ton chemin !

Avec toute ta famille et tes amis, nous voulons te remercier d'avoir joué le rôle de « point d'ancrage », de « point de repères » amical, rigolard, et chaleureux, à chacune de nos retrouvailles, aussi espacées soient-elles !

Puisse cette photo te montrer combien tes six petits-enfants (et leurs parents) sont fiers d'avoir eu un « papy » comme toi, et qu'ils conserveront l'image d'un grand-père aimant, « cool », consolateur, inventif, et probablement aussi un peu excentrique et facétieux, qui les aura accompagnés avec amour, tout au long de leur petite enfance .

Paul Garnier